

Chapitre 1

Le petit télésiège du Grand Col ne va pas plus vite qu'un limaçon de haute montagne. Pourtant sa longueur est modérée et il ne présente aucune difficulté particulière. À croire que son concepteur a souhaité que les utilisateurs prennent le temps d'admirer la vue. Il faut dire que, en cette matinée de janvier, le paysage est magique. Il a neigé toute la nuit, puis à l'aube, les nuages ont laissé la place à un ciel cristallin qui se gave d'azur à mesure de ma progression en altitude. Au-dessus de nous, le Mont Pourri étale une magnificence dominatrice et immaculée, légèrement troublée d'une collerette éthérée par un vent qui va se calmer bientôt.

La journée s'annonce sublime. D'autant que nous sommes les premiers skieurs. Nous allons pouvoir bénéficier d'une neige totalement vierge pour rejoindre Villaroger. Deux mille mètres de dénivelé dans plus de cinquante centimètres d'une poudreuse qui s'avère si aérienne qu'il nous faudra certainement placer un foulard sur notre bouche,

pour éviter de noyer nos poumons. J'en frissonne déjà de plaisir, et, l'altitude aidant, je me sens léger comme un de ces choucas qui rejoignent la vallée en volant à nos côtés.

Une fois la perche lâchée juste avant la poulie sommitale, je fixe les dragonnes de mes bâtons autour de chacun de mes avant-bras, avant d'être rejoint par mon client. Je ne le connais pas, et, comme il ne parle ni français ni anglais, notre conversation s'est limitée à une chorégraphie à base de geste et de rictus. Il m'a contacté hier sur mon site Internet, et nous nous sommes donné rendez-vous à la première benne du téléphérique de l'Aiguille Rouge. J'ai cru deviner un accent slave dans son jargon, d'autant qu'il est bâti comme un ours des Carpates dont il épouse la démarche. Malgré son gabarit, son niveau de ski est très correct, voire presque professionnel, si j'en juge par la descente réalisée pour atteindre le tire-fesses.

D'un signe de tête, je lui indique que nous allons devoir monter à pied jusqu'au col. Heureusement, la dameuse est passée pour nous offrir un chemin tracé au milieu de cette étendue aussi vierge que le premier matin du monde. Quinze minutes de marche en pente douce. Juste de quoi chauffer nos muscles avant le grand saut vers la Réserve Naturelle des Hauts de Villaroger, et d'acclimater notre respiration à la cote 3 000. Je passe devant

pour faire le guide, comme mon métier l'exige. Ou plutôt, mon ancien métier, puisque j'ai été radié de mon titre, il y a maintenant trois ans. Cette pensée me replonge dans des miasmes passés qui m'ont marqué à vie. Aussi, j'accélère inconsciemment la cadence pour les chasser dans le souffle d'une respiration plus saccadée.

Nous arrivons au col qui est matérialisé par une barrière d'élastiques accompagnée de drapeaux noir et jaune. Les pancartes qui l'encadrent disent en trois langues : *Danger d'avalanche, la station des Arcs décline toute responsabilité en cas de franchissement, et les frais occasionnés par les secours seront à votre charge.* Mon client est venu sur mon site justement pour cela : découvrir les champs vierges des Arcs 2000, et la descente vers Villaroger ; un des plus beaux hors-pistes des Alpes françaises. Normalement, il sait à quoi s'en tenir, car les termes du contrat qu'il a signé électroniquement sont sans appel. Je décline toute implication et toute responsabilité en cas d'accident. Nous sommes deux skieurs rencontrés par hasard, et rien ne nous lie vis-à-vis de la loi française, car mon site est hébergé par le web caché. Autrement dit l'Internet noir.

Mon gant droit lui montre la pancarte qu'il lit avec application. S'il ne parle pas les langues en question, il semble pouvoir en déchiffrer au moins une. D'un mouvement de tête, je lui demande s'il

est toujours d'accord pour continuer. Il me répond en pointant son pouce vers le haut en guise d'acquiescement. Je crois deviner un sourire de connivence et une dentition de carnivore sous son masque de ski. Je me retourne alors vers la remontée mécanique pour m'assurer qu'il n'y a aucun témoin de la scène avant de franchir la barrière symbolique qui nous sépare de l'étendue vierge que nous allons emprunter.

Mes spatules s'enfoncent immédiatement dans la poudreuse, en y laissant deux sillons quasi rectilignes. Mon bâton suggère fortement à mon client de les emprunter sans s'en écarter. J'avance en soulevant la neige et en marquant chaque pas pour mieux la damer. Un rapide sondage m'indique que son épaisseur atteint presque un mètre. Il faut dire que nous sommes sous le vent qui l'a accumulée ici toute la nuit. Une grimace intérieure se dessine sous mon lobe frontal : risque de plaque à vent.

Je sais par expérience que le seul passage dangereux se présente maintenant sur notre gauche. Une pente régulière à plus de quarante degrés sur deux cent cinquante mètres. En godille, trente virages, et autant de possibilités de déclencher une avalanche. Surtout si le manteau est instable à cause des rafales nocturnes. D'un coup sec je frappe plusieurs fois et fortement la surface avec mon ski gauche. Rien ne se passe. Pas la moindre coulée. La même danse

de Saint Guy est répétée à trois reprises, après une avancée de quelques mètres. Toujours rien. Une estimation du risque est réalisée par toute l'expérience accumulée pendant mes quinze années de moniteur : 30 % de risque d'être enseveli ! La plus belle descente des Alpes vaut bien cette folie. Surtout par un temps pareil.

Le soleil est maintenant rasant. Il dessine des éclats fractals sur les cristaux de neige, comme autant de lucioles à la géométrie hexagonale. Mon ombre se prolonge dans la pente ; elle va m'accompagner tout le long de la descente, ce qui va décupler le plaisir de godiller, car je vais aussi admirer mon style qu'aucun dise plus qu'aérien : céleste. En toute modestie évidemment !

Je me retourne pour demander à mon client s'il est toujours d'accord. Il me répond une nouvelle fois par un acquiescement enthousiaste concrétisé par un pouce volontaire. Je lui fais signe que je vais m'élancer, mais qu'il ne doit me suivre qu'une fois que, d'en bas, je lui aurai donné le signal. Si j'y arrive, pensé-je dans un moment de discernement. Un coup d'œil prolongé vers le Mont Pourri me confirme que le vent d'altitude est maintenant tombé. Comme la température se réchauffe tout doucement, c'est le moment où jamais. Après, il sera peut-être trop tard.